



ISSN 2007-4654

ISSN en ligne : 2260-8109

Voix révoltées : une réflexion sur la condition de la femme innue

Alberto Alejandro Muñoz Márquez

Universidad Nacional Autónoma de México, Mexique
alejandromunizmarquez@gmail.com

Evelyn Periañez Coronado

Universidad Nacional Autónoma de México, Mexique
evelynperianez@gmail.com

Reçu le 25-04-2019 / Évalué le 19-06-2019 / Accepté le 26-08-2019

Résumé

Cet article présente une réflexion autour de certaines postures critiques dans le cadre de la francophonie, où la langue joue un rôle fondamental dans la délimitation des littératures dites « mineures ». Dans ce sens, le concept de *surconscience linguistique* utilisé par Jean-Pierre Bertrand et Lise Gauvin dans *Littératures mineures en langue majeure* (2003), s'avère déterminant lors des analyses d'un ensemble de textes littéraires issus de la plume des femmes innues. Nous analyserons ici quelques poèmes et un fragment de l'échange épistolaire dans *Kuei, je te salue* (2016) à la lumière du concept de *surconscience linguistique* afin d'offrir un aperçu de la condition des Innus à l'intérieur du Québec et contribuer à la revendication de la femme innue à travers la littérature.

Mots-clés : autochtone, femme, haïku, Innu, littérature, *surconscience linguistique*

Voces rebeldes: una reflexión sobre la condición de la mujer innu

Resumen

Este artículo presenta una reflexión acerca de ciertas posturas críticas en el marco de la francofonía, en donde la lengua cumple una función fundamental en cuanto a la delimitación de las literaturas llamadas "menores". En ese sentido, el concepto de *surconscience linguistique* acuñado por Jean-Pierre Bertrand y Lise Gauvin en *Littératures mineures en langue majeure* (2013), es determinante para analizar un conjunto de textos literarios cuyas autoras son mujeres innues. Analizaremos aquí algunos poemas y un fragmento del intercambio epistolar en *Kuei, je te salue* (2016) a la luz del concepto de *surconscience linguistique* con la finalidad de ofrecer una visión general de la condición de los innus en Quebec y contribuir a la reivindicación de la mujer innue a través de la literatura.

Palabras clave: autóctono, mujer, haiku, innu, literatura, *surconscience linguistique*

Rebellious voices: a reflection on the condition of the innu woman

Abstract

This paper presents a reflection regarding certain critical stances within the context of the French-speaking world, where language plays an essential role in setting the boundaries of the so-called “minor” literatures. The concept of *linguistic overconsciousness* used by Jean-Pierre Bertrand and Lise Gauvin in their book *Littératures mineures en langue majeure* (2013) is crucial to analyzing a set of literary texts written by Innu women. We will analyze some poems and an excerpt of written correspondence in *Kuei, je te salue* (2016), through the lense of the concept of *linguistic overconsciousness*, to offer a global view of Innus’ condition from inside Quebec and to contribute to the revendication of Innu women through literature.

Keywords: autochthonous, woman, haiku, innu, literature, *linguistic overconsciousness*

Introduction

Depuis la deuxième moitié du XX^e siècle, la production littéraire francophone a connu un renouveau inspiré des processus de décolonisation en Afrique subsaharienne ainsi que de ceux d’acculturation dans les Antilles. Les mouvements sociaux visant émancipation et reconnaissance, tel le féminisme des années 1970, ont contribué également à acheminer la littérature francophone vers de nouveaux horizons plus amples et ambitieux, dont le but est de faire entendre des voix qui n’avaient jamais été entendues autrefois et qui étaient donc condamnées au silence.

Le contexte de la littérature innue

Si la production littéraire québécoise rencontre de nombreuses difficultés vis-à-vis de celle provenant des auteurs franco-français, la production littéraire francophone dont les auteures sont des femmes innues¹ se heurte à des problèmes majeurs lors de son repérage au cœur de la littérature canadienne francophone contemporaine. Cet article a pour but de mettre en relation certains textes critiques, en prenant en compte notamment le concept de *surconscience linguistique* développé par Lise Gauvin, avec un ensemble de textes littéraires, fragments de poèmes ou témoignages issus d’un échange épistolaire, afin de mettre en lumière la création des femmes innues québécoises prêtes à faire valoir leur présence dans les domaines social et littéraire.

La littérature francophone contemporaine met en évidence la relation problématique entre langue(s) et culture(s). C'est dans ce contexte que Gauvin (2003) développe le concept de *surconscience linguistique* en prenant en considération des réflexions menées par Kafka et plus tard, par Deleuze et Guattari. D'après Gauvin, les rapports, souvent conflictuels, qu'entretiennent entre elles une ou plusieurs langues sont à l'origine d'une *réflexion sur la langue et la manière dont s'articulent les rapports langues/littératures dans des contextes différents* (2003 : 20). C'est justement cette *surconscience* qui encourage Deni Béchard à établir un dialogue avec Natasha Kanapé dans *Kuei, je te salue* (2016), ouvrage épistolaire voulant dénoncer la violence non seulement linguistique mais aussi raciale contre les peuples autochtones en général et les femmes innues de Val d'Or au Québec, en particulier.

En effet, Béchard reconnaît les différences linguistiques et culturelles existantes entre les autochtones et les allochtones, et c'est pourquoi il s'adresse à son interlocutrice ainsi : « Kuei² Natasha ». Il justifie ensuite son choix : *Je te salue dans ta langue pour souligner à quel point la distance entre les peuples allochtones et autochtones demeure importante* (2016 : 7). Dans *Kuei, je te salue*, Béchard rappelle la raison pour laquelle il écrit à Kanapé : *Nous sommes devenus amis à Sept-Îles, le printemps dernier, pendant le Salon du livre de la Côte-Nord, ta région natale. Tu t'y rendais pour confronter une écrivaine québécoise qui avait, dans un blogue du Journal de Montréal, décrit la culture autochtone comme 'mortifère' et 'antiscientifique'* (2016 : 7). Si les différences linguistiques et culturelles sont inexorablement complexes en matière littéraire entre la France et le Québec, elles s'aggravent encore plus lorsque les peuples autochtones québécois vont à la rencontre d'une population majoritairement allochtone qui se montre ignorante de leur culture, en l'occurrence de la culture innue à laquelle appartient Natasha Kanapé. Béchard rend compte de ce phénomène : *Nous sommes généralement ignorants de la réalité des Autochtones* (2016 : 7). Cette ignorance dont l'auteur parle n'est que l'une des conséquences du discours essentialiste traité par Jean-Marie Klinkenberg dans l'ouvrage dirigé par Bertrand et Gauvin, *Littératures mineures en langue majeure. Québec/Wallonie* (2003).

Effectivement, Klinkenberg conçoit le discours essentialiste comme *un discours qui vise à rendre monolithique aux consciences ce qui n'est objectivement qu'un conglomérat de variétés linguistiques, lesquelles diffèrent par leurs coûts autant que par les profits qu'elles permettent sur le marché symbolique* (2003 : 43). Klinkenberg parle du discours tissé à travers la littérature écrite par des auteurs franco-français, et il souligne l'existence non seulement d'un français - celui de la France en l'occurrence - mais plutôt d'une variété de français. C'est justement

cette variété, cet ensemble de représentations linguistiques qui constitue ce que l'on appelle la francophonie et qui par surcroît, remet en question, la domination linguistique dans un premier temps.

C'est contre cette domination linguistique que lutte Natasha Kanapé et elle en rend compte promptement : *J'ai voulu donner une voix à ceux et celles qui ne maîtrisent pas la parole publique, ou simplement la langue française. Car, parfois, dans cette société, faire partie d'une minorité visible signifie ne pas savoir parler la langue dominante* (Béchar, Kanapé, 2016 : 10). Les paroles de Kanapé vont au-delà du discours essentialiste traité par Klinkenberg, puisque celui-ci ne tient compte que des variétés de la langue française alors que la langue et la culture dont Kanapé fait la défense sont celles des Innus. Kanapé met en relief les rapports conflictuels - comme l'avait bien constaté Gauvin - entre le français du Québec et la langue innue d'une part, et d'autre part, les effets pervers qu'entraîne cette domination linguistique. Cette domination dite linguistique conduit à d'autres dominations de nature différente, par exemple de nature sociale.

En fait, derrière toute relation d'autorité, donc de domination, se cache une violence prête à s'éveiller sous le moindre choc. Klinkenberg rappelle tout en citant Bourdieu que *le postulat unanimiste occulte ainsi le fait que les échanges culturels ne peuvent être le fruit de consensus sereins et qu'ils sont fondés sur des rapports de domination* (Bertrand, Gauvin, 2003 : 50). Il est évident que ces réflexions théoriques se retrouvent matérialisées dans le cas de Natasha Kanapé, victime de racisme à l'intérieur de sa propre communauté lorsque la journaliste en question a traité de « mortifère » et « antiscientifique » la culture innue : *Du racisme. Je me suis à nouveau sentie blessée par tant d'ignorance* (Béchar, Kanapé, 2016 : 10).

On constate alors que le racisme est l'une des conséquences du discours essentialiste, un discours qui ne provient pas, en l'occurrence, de la France mais plutôt d'une Québécoise. On perçoit bien que les rapports entre les langues sont complexes. On voit aussi que cette complexité donne lieu à la *surconscience linguistique* décrite par Gauvin. C'est en effet cette angoisse, cette *surconscience* qui pousse Kanapé à revendiquer sa langue, son peuple, ses racines et sa culture par le biais de la parole écrite : *Toi et moi, nous avons le pouvoir de l'écriture et de la parole. Profitons-en. Servons-nous-en pour la bonne cause : l'humanité des êtres, de nos congénères. De nos peuples qui n'en peuvent plus de ne pas se parler, de ne pas savoir comment se parler* (Béchar, Kanapé, 2016 : 12). Il n'y a aucune réminiscence de rancune dans les paroles de Kanapé. Elle veut simplement réconcilier son peuple et les autres, les allochtones, ceux qui considèrent les premiers comme des étrangers et qui se sentent eux-mêmes des étrangers quand ils coexistent dans un milieu social qui n'est pas le leur, dans un milieu qui les met mal à l'aise. Elle se veut architecte.

Elle bâtit un pont entre elle-même, la porte-parole de sa communauté innue, et Béchard, le porte-parole des communautés allochtones. Le matériau d'une telle construction n'est pas le béton mais la littérature, la parole écrite. Et l'onde sur laquelle est tendu ce pont n'est pas un flux d'eau mais un marécage teinté d'une noirceur essentialiste. Les échelons passent de l'infériorité à la subversion et de celle-ci à la revendication. Voilà comment Kanapé veut créer des liens entre les peuples.

En effet, la rencontre des univers autochtone et allochtone est au centre du développement économique, politique et culturel du Québec. Comme nous venons de le voir avec Kanapé, les peuples autochtones refusent catégoriquement de rester dans l'oubli. Et pourtant, comme le dit Beaulieu, *les Québécois francophones et autochtones partagent une destinée commune en tant que sociétés minoritaires en Amérique du Nord, ce qui n'implique obligatoirement pas une plus grande ouverture à la reconnaissance et à la coexistence* (2013 : 11). Lorsque l'on parle des peuples autochtones, on pense souvent à un conglomerat de peuples partageant la même identité, alors qu'ils se distinguent par un ensemble d'éléments uniques qui constitue leur singularité. En fait, d'après Beaulieu, dans le contexte canadien, le terme *Autochtone* désigne les Premiers Peuples d'Amérique du Nord et leurs descendants. La Constitution canadienne reconnaît trois groupes de peuples autochtones qui bénéficient d'un régime juridique : les Amérindiens ou Premières Nations, les Métis et les Inuits. Or, parmi les onze nations autochtones que le gouvernement québécois reconnaît, on trouve : les Abénaquis, les Algonquins, les Attikameks, les Cris, les Innus, les Malécites, les Micmacs, les Mohawks, les Naskapis et les Wendats-Hurons (2013 : 13). On peut parler alors d'une relation hyperonymique importante à retenir : un Autochtone est toujours un Québécois mais un Québécois n'est pas toujours un Autochtone.

On a dit plus haut que la *surconscience linguistique* renvoie à la réflexion sur la problématique langagière et à la manière dont s'articulent les rapports langues/littératures. C'est ici, dans le domaine social, lors de la confrontation des peuples, que cette *surconscience* s'avère particulièrement pertinente. Claude Gélinas ne parle pas en termes de *surconscience linguistique* pour expliquer pourquoi la rencontre de ces deux mondes est souvent inconciliable, mais il souligne en revanche une double réalité : d'un côté, les rapports affectifs entre les peuples, ce qui rend compte d'un métissage culturel ; de l'autre, le discours politique polarisant qui met en relief la différence, voire le caractère inconciliable des cultures présentes (2013 : 20).

Kanapé dénonce ceci :

Les médias ont tendance à nous montrer surtout ce qui est négatif chez les autres et cela nous incite à les percevoir, comme un groupe, pas comme des individus. Si un Blanc commet un vol, je ne dis pas spontanément : 'Les Blancs sont comme ça. Ils sont des voleurs.' Mais quand une personne faisant partie d'un groupe marginalisé fait un vol, on réagit tout de suite en affirmant : 'Ils sont comme ça. Ce sont des voleurs !' On efface toute la richesse de leur individualité (2016 :14).

Quelques exemples de littérature innue et la *surconscience linguistique*

Afin de pallier cette dimension réductrice, la linguiste Lynne Drapeau propose une rencontre avec l'univers linguistique autochtone alors que l'anthropologue Frédéric Laugrand se penche sur une dimension spirituelle de la rencontre des mondes autochtone et euroquébécois³. Lynne Drapeau souligne la nécessité d'assurer la vitalité et donc, la conservation des langues autochtones parlées au Québec (Beaulieu, 2013). Nous sommes encore dans le domaine de la *surconscience linguistique* comme moyen de revendication de la langue dans un premier temps et, ensuite, de la condition de la femme innue avec la prise en compte d'œuvres littéraires ultérieures. C'est le cas du recueil *Femmes rapaillées* (2016) conçu par quarante et une femmes poètes québécoises qui, loin d'écrire à la suite du poète Gaston Miron, auteur du recueil *L'homme rapaillé* (1969), écrivent contre lui, par-delà et par-devers lui, comme le souligne Isabelle Duval dans le prologue de ladite œuvre (2016 : 5). Ce collectif de femmes vise à mettre en valeur la langue mais surtout la revendication de la condition féminine, l'héritage culturel des peuples autochtones et l'espoir à travers la poésie. Ce n'est pas gratuit que l'une de ces auteures soit Natasha Kanapé et qu'elle veuille dénoncer la place marginale qui a été attribuée aux communautés autochtones. Le fragment suivant, tiré du poème « *Je suis la femme rapaillée* », montre la prise de conscience de la poète, au cœur non seulement d'un rapport conflictuel entre les langues française et innue mais aussi d'une relation de domination sociale :

*Je ne peux plus laisser les Blancs
d'Amérique parler à ma place
je ne peux plus laisser personne définir
mon Amérique à moi
et personne ne m'obligera
à définir les sociétés et mon peuple
à la place de mon peuple (Duval et Younsi, 2016 : 166).*

On constate que la poète prend la parole pour parler de son peuple : s'il existe quelqu'un qui puisse donner une définition du peuple innu, c'est elle, ce sont les siens et personne d'autre. Le syntagme nominal « les Blancs d'Amérique » pour parler des Euroquébécois marque la différence entre les autochtones et les allochtones, avec une certaine nuance péjorative puisqu'elle parle encore en termes de races et non pas d'ethnies. La négation « ne... plus » met l'accent sur la prise de conscience dont on parlait plus haut et prouve sa volonté de s'affirmer en tant que femme innue. Le sentiment d'appartenance enraciné dont elle fait preuve est illustré par les déterminants « mon » dans « mon Amérique » et « mon peuple », ce qui met en relief aussi la distance entre les deux mondes en question : « les sociétés » et « mon peuple ».

Plus tard, dans le même poème, elle fait appel à ce que les Euroquébécois ignorent et méprisent, comme l'avait reconnu avec pertinence Béchard dans *Kuei, je te salue* (2016) :

*Ils nous voleront encore des mots
ils nous voleront encore des verbes
des objets
ils ne sauront prononcer
le mot terre
ni le mot peuple*

*ni se dire dignes
d'un pays enterré*

*s'ils ne reconnaissent
mon visage* (Duval, Younsi, 2016 : 168).

Nous voyons dans un premier temps que la poète met l'accent sur la méconnaissance totale chez les allochtones de la culture et le lexique innus, mise en relief par le verbe « voler » et après les mots « mots » et « verbes » dont la fonction est un complément d'objet direct. Voler des mots et des verbes pour s'exprimer dans une langue qui n'est pas la leur nous montre que le monde n'opère pas en guise de miroir, où une culture se reflèterait dans une autre et où un mot trouverait son équivalent exact dans un registre linguistique différent.

En outre, Kanapé Fontaine dénonce le vol des « objets », ce qui veut dire que « d'autres » ont dépouillé les peuples de leurs biens matériels. Béchard disait déjà que les allochtones étaient *ignorants de la réalité des Autochtones* (2016 :7) et c'est cela que Kanapé met en relief quand elle dit *ils ne sauront prononcer/ le mot*

terre/ ni le mot peuple. Même une fois le vol commis, les Euroquébécois n'auront pas la capacité de prononcer le mot « terre » ni le mot « peuple » car simplement ils ne connaissent pas l'importance de ces mots au sein d'une communauté autochtone, ils ne connaissent pas non plus l'influence tellement puissante de la nature dans la cosmologie des Autochtones ni la valeur de l'appartenance à un peuple mis en marge : « ni se dire dignes/ d'un pays enterré ».

Cependant, la poète laisse sous-entendre qu'ils pourront faire éclater ce sentiment d'ignorance à condition d'être conscients de la place que les Autochtones méritent : « s'ils ne reconnaissent/ mon visage ». Reconnaître le visage de Kanapé Fontaine, c'est voir en elle ce qu'elle vaut et ce qu'elle veut aussi.

En fait, l'auteure insistait déjà sur rôle de la femme autochtone dans *Kuei, je te salue* (2016) : *Des femmes Innu⁴ étaient au rendez-vous, avec toute leur fierté d'être femmes, d'abord, puis Innu* (10). L'auteure est donc convaincue de la valeur des communautés autochtones en général, et de celle de la femme innue en particulier, et c'est ici que l'on voit s'insérer dans son discours la *surconscience linguistique* prônée par Gauvin.

À l'instar de Kanapé et cette collectivité de femmes, Joséphine Bacon (2009) brosse un portrait de la femme innue dans le poème « Les maîtres », en insistant sur la relation si proche entre celle-ci et la nature :

*Un soir de pleine lune,
la mère de tant d'enfants
redonne espoir
à un enfant*

*Uetakussiti shakassineu pishim
nuapamau ukaumau ka mitshetushet
e minak peik
auassa pakushenitanunnu*

*une image donne
une multitude de couleurs
à une rivière déviée de son lieu
de naissance*

*innitsheuu mamitshetuait
ishi-aushteshiu
anite shipit
anite ut kuepitak*

*elle seule
saisit son cours
vers la mère qui nous berce
sur les vagues du sommeil.*

*uin muk tshissenitam
nete tshe ishi-shatshituaunit
tshetshi unipek nipekakuiaik
natutuakut kashkanat (2009 : 45).*

Ce fragment révèle la place de la femme innue au sein de son peuple, mise en parallèle avec la figure de la Terre-Mère. En fait, la poète exalte non seulement la dimension féminine mais aussi celle de la maternité : « la mère de tant d'enfants », « naissance », « une mère qui nous berce ». La figure de la femme-mère est vue

donc comme un être protecteur qui veille à ce que ses enfants dorment en pleine tranquillité. Or, la figure de la Terre-Mère devient la protectrice des Innus, celle qui à chaque accouchement « redonne espoir ». L'espoir est, en outre, un thème récurrent dans la littérature féminine autochtone, comme l'avait mentionné Isabelle Duval dans la préface de *Femmes rapaillées* (2016). Le champ lexical de la nature est partout présent : « un soir de pleine lune », « une rivière déviée », « les vagues du sommeil ». Cette dernière métaphore donne au lecteur l'impression d'être dans un va-et-vient continu dans les bras de la Mère-berceuse. Le fait que ce poème soit écrit en français et en langue innue met en évidence l'engagement de la poète vis-à-vis du peuple dont elle fait partie.

Si Drapeau aborde la dimension linguistique, Laugrand propose « *d'aborder le métissage de nombreuses et diverses traditions spirituelles autochtones à partir du concept de cosmologie, qui selon lui, traduit mieux leur nature* » (2013 : 21). On constate ainsi l'importance du rapport corps-terre dans les différentes traditions autochtones qui est moins présente dans la tradition occidentale et qui pourtant partage certains aspects avec la tradition innue. C'est ainsi que la légende mohawk intitulée « *La naissance d'un peuple* » de Marc Scott (2011) est révélatrice, dans le sens où elle renseigne sur l'origine des peuples tout comme la Genèse de la Bible dans la tradition chrétienne. Bien que cette légende appartienne à la tradition mohawk, nous considérons qu'elle se rattache intimement à la tradition innue puisqu'elle fait référence à tous les peuples autochtones habitant le Nord du Québec. Grand Frère crée trois hommes à base d'argile. Lorsqu'il cuit le premier, celui qui va peupler l'Europe, il dit : « *Malheureusement, il n'est pas assez doré ; il est trop blanc et si laid aussi* » (2011 : 23). Lors de sa deuxième création, l'homme qui va peupler l'Afrique, Grand Frère regrette qu'il soit « tout carbonisé » même s'il est « *très beau* » (2011 : 23). Par contre, il réussit à sa troisième tentative et il remarque que l'homme qui va être installé dans l'île de la Tortue, région qui deviendra plus tard l'Amérique du Nord, est « *doré à point et vraiment très beau* » (2011 : 23). Ainsi Grand Frère décide-t-il de lui donner les qualités des meilleurs animaux : la force de l'ours, la douceur de la colombe, la fidélité du chien, le regard perçant de l'aigle, la patience de la tortue et la ruse du renard. Finalement, il lui insuffle son amour pour Mère Nature. Cette légende souligne l'influence de la nature dans la cosmologie des peuples autochtones d'une part et, d'autre part, met en valeur des qualités de l'homme autochtone vis-à-vis des autres ethnies.

La cosmologie des peuples autochtones, et plus particulièrement de la culture innue, tient compte des aspects essentiels tels que la revendication de la femme innue, la nature, la tradition et la mémoire du passé. À cela s'ajoute un autre élément d'une importance capitale : le respect de l'autre. Francine Chicoine en

témoigne dans la préface de *S'agripper aux fleurs* (2012), un recueil de haïkus qui a pour objectif de refléter la culture innue : *Je découvrais aussi l'immense respect qu'elles [les femmes innues] avaient de la vie des autres : elles savaient mais elles ne jugeaient pas* (12). La notion du respect chez les femmes innues ne se limite pas aux domaines de la vie animale, de la nature et de la Terre mais elle atteint également une dimension humaine. Plus tard, Chicoine avance : *La femme innue porte le fardeau des silences. La femme innue a mal à son peuple. La femme innue sent la douleur, elle entend la Terre-Mère, elle voit. La force est en elle, mais elle ne le sait pas toujours : elle a la conscience et le pouvoir d'un guide, mais elle l'ignore souvent* (2012 :12).

Ce portrait de la femme innue brossé par l'auteure rend compte du chagrin qu'elle éprouve lorsqu'elle voit son peuple vexé, de la sensibilité nécessaire pour faire preuve d'empathie, et surtout, de la capacité qu'elle a pour échapper à cette domination qui l'afflige. Le fait qu'elle n'en soit pas toujours consciente renvoie en effet, à l'idée d'une autoréflexion par le biais de la *surconscience linguistique*, d'où le besoin d'écrire *S'agripper aux fleurs* (2012). Louve Mathieu, l'auteure du haïku « Être autochtone » dénonce, à l'instar de Kanapé Fontaine et Bécard, les injustices dont nombre d'hommes et femmes autochtones ont été victimes à cause de leur vulnérabilité : Être autochtone n'est pas facile. Nous sommes des immigrants sur nos terres. Ma vie s'est déroulée au travers des préjugés et des non-dits, où les injustices sont courantes parce que nous ne sommes pas grand-chose aux yeux de la société (2012 : 79).

Ce témoignage évoque la volonté de briser le silence et de crier au contraire, la violence qui soumet tout un ensemble de communautés dépourvues de reconnaissance, et dont l'existence est ignorée. Le fragment suivant montre à la fois l'élément naturel propre du haïku et la subversion incarnée dans la parole :

*Haïkus, un lac à mes pieds, ma forêt à bout de
bras et la lune dans mes cheveux.
Haïku ! Briser le silence un caillou à la fois !
Haïkus, un chant écrit.
Écoute, ma petite, écoute bien le teueikan,
Battre les mots et ma terre... (2012 : 80).*

La poète fait l'éloge du haïku en tant que structure poétique, ce qui souligne la conscience de l'auteur de se savoir poète. La dimension physique est présente aussi : « pieds », « bras », « cheveux » ; cet aspect renforce le lien entre le corps et la nature. La portée musicale n'est pas à négliger non plus : « Écoute », « chant écrit », « teueikan » - une sorte de tambour -, « Battre ». Le champ lexical de la

musique révèle un effet sensoriel réussi. « Un chant écrit » résume l'intention de la poète, celle de se faire exister en rompant le silence, en s'appropriant la parole orale d'abord, puis écrite.

Néanmoins, les femmes innues résilientes n'ont pas toutes le même degré de souplesse pour réagir contre les circonstances de violence qu'elles ont dû affronter et surmonter, et à cet égard, nous reprenons des paroles de Chicoine : *La force est en elle [la femme innue], mais elle ne le sait pas toujours* (2012 :12). Il est certain que chacun réagit à sa façon et c'est là où réside la singularité de chaque être. Dans *Amun* (2016), Alyssa Jérôme, femme innue d'Uashat Mak Mani-Utenam Sept-Îles, raconte son expérience face à des épisodes de racisme : *Couchée en position fœtale, je me crains moi-même et je pense à ma famille. Qui suis-je pour elle ? Si je ne suis pas Pocahontas ni Blanche-Neige, suis-je une extraterrestre ? Je ne reconnais pas ma place. C'est tellement outrageant d'être contrainte de choisir entre deux cultures qui m'intéressent autant l'une que l'autre* (2016 : 55). Lorsqu'Alyssa Jérôme met en question son identité en se demandant qui elle est, elle fait une autoréflexion sur la place qu'elle occupe à l'intérieur de sa communauté vivant dans un territoire faisant partie de la même nation et pourtant qui lui est complètement étranger. Kanapé Fontaine explique à Béchard dans *Kuei, je te salue que le racisme repose entièrement sur le silence de ceux et celles qu'on rejette et dont on a peur* (2016 :14). Le sentiment d'appartenance à telle ou telle région, à tel ou tel groupe n'exclut nullement l'ouverture à l'Autre, à celui qui est différent de soi et à travers qui on se construit soi-même. Ainsi Kanapé Fontaine insiste-t-elle : *Nous ne sommes jamais bien loin l'un de l'autre. Les réserves autochtones ne sont jamais trop loin des villes ou des villages québécois. Parfois quelques kilomètres seulement les séparent* (2016 : 17). Comme on l'a vu plus haut, la volonté concilia-trice chez Kanapé Fontaine est évidente et puisqu'elle se veut porte-parole de sa communauté, cette volonté s'étend partout où il y a la présence des Autochtones.

Un élément clé pour parvenir à franchir les frontières territoriales réside dans les réflexions pertinentes de Jean Désy dans *Amériquoisie* (2016a). L'auteur propose en effet de redéfinir les concepts et d'autres notions pour réinventer le langage et, surtout, pour rendre moins réductrices les zones géographiques habitées soit par des Autochtones soit par des Allochtones : l'*Amériquoisie* devient le territoire de tous les Québécois à travers l'Amérique du Nord et l'*Autochtonie* est la communauté des gens qui sont nés ou qui sont arrivés dans un territoire afin de l'habiter. Le *métissage* est l'union physique de deux personnes de groupes ethniques différents qui permet la venue au monde d'un être neuf ouvert à un univers plus large, plus libre. Finalement, la *métisserie* est conçue comme le métissage culturel, affectif et idéal (2016 : 24). Désy a pour but d'arriver à la métisserie et de finir avec la

« *pure race* », un terme déjà obsolète aujourd'hui. Pour cela, il faut l'autonomie des peuples, associée à l'envie de les voir fleurir avec une vision beaucoup plus ouverte et inclusive du monde. C'est là où conduit la *surconscience linguistique*, qui passe de l'oral à l'écrit et qui trouve ses effets ultérieurs dans la transformation de la réalité.

La façon dont on conçoit la littérature francophone évolue grâce aux réflexions critiques comme celle de Désy. Elle évolue encore plus avec les propositions innovatrices de notions littéraires comme celles de *littératures des petites nations* chez Kundera, le *discours antillais* avancé par Aimé Césaire, les *littératures de l'exiguïté* chez François Paré et même les *littératures liminaires* de Michel Biron (Bertrand, Gauvin : 30-35). En réalité, toutes ces étiquettes littéraires visent à rendre cosmopolite la production littéraire francophone, à l'enrichir et la rendre plus visible, quitte à la restreindre dans un certain sens. Gauvin, dans *Les littératures de langue française à l'heure de la mondialisation* (2010), propose de son côté la notion de *littératures de l'intranquillité* parce que *bien que la notion d'intranquillité puisse s'appliquer à toute forme d'écriture, de littérature, je crois qu'elle correspond tout particulièrement à la pratique langagière de l'écrivain francophone, qui est fondamentalement une pratique du soupçon* (2010 : 24). Cette pratique du soupçon est le résultat de la réflexion menée par l'écrivain francophone. Elle n'est possible que par le biais de la *surconscience linguistique*, puisqu'elle fleurit à la croisée des langues et des consciences, comme dans le cas de Kanapé Fontaine et Bécharde ou dans le cas de la collectivité des auteures qui ont conçu *Femmes rapaillées* (2016), car avant d'être Innues, elles sont femmes.

Conclusion

En définitive, la *surconscience linguistique* joue un rôle de catalyseur au cœur de la production littéraire écrite par des femmes autochtones, puisqu'elle permet la revendication de la condition de la femme innue pour passer ensuite à celle de la littérature francophone en général et la littérature autochtone en particulier. Elle permet en outre une approche du vécu des femmes résilientes. Cela sensibilise le lecteur et devient fondamental pour la reconstruction identitaire de ces voix autrefois condamnées au silence. On pourrait se demander s'il serait possible de faire un parallèle avec la littérature des femmes aux Antilles, au Maghreb et où que ce soit dans le monde, là où des femmes luttent pour se faire écouter.

Bibliographie

- Bacon, J. 2009. *Bâtons à message. Tshissinuatshtakana*. Montréal : Mémoire d'encrier.
- Béchar, D. E., Kanapé Fontaine. N. 2016. *Kuei, je te salue. Conversation sur le racisme*. <https://assets.entrepotnumerique.com/medias/a9/3d445bcd03c09f967bca-173ba786ecac5328d7.pdf> [consulté le 20 avril 2019].
- Bertrand, J.P., Gauvin, L. 2003. *Littératures mineures en langue majeure. Québec/Wallonie*. Bruxelles : Peter Lang.
- Beaulieu, A. et al. 2013. *Les Autochtones et le Québec. Des premiers contacts au Plan Nord*. Montréal :PUQ.
- Canapé et C.D.F.I. 2012. *S'agripper aux fleurs*. Montréal : David.
- Désy, J. 2016a. *Amériquoisie*. Montréal : Mémoire d'encrier.
- Désy, J. 2016b. *Amun. Nouvelles*. Longueuil : Stanké.
- Duval, I., Younsi, O. (2016). *Femmes rapaillées*. Montréal : Mémoire d'encrier.
- Gauvin, L. 2010. *Les littératures de langue française à l'heure de la mondialisation*. Montréal : Hurtubise.

Notes

1. Nous avons respecté le syntagme nominal « femme innue » avec son accord correspondant au pluriel tel qu'il est employé par les auteurs dans les œuvres littéraires abordées.
2. *Kuei* est l'équivalent de « bonjour » ou « salut » en langue innue.
3. On fait référence aux Allochtones.
4. Nous avons respecté le syntagme nominal « femmes Innu » tel qu'il est utilisé par Natasha Kanapé.